NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

53 N° 7 1926

Comment constituer la Métaphysique ?

Pierre SCHEUER (s.j.)

p. 518 - 525

https://www.nrt.be/fr/articles/comment-constituer-la-metaphysique-3230

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

III. Comment constituer la Métaphysique ?

I. Division de l'être.

Tout le développement de la Métaphysique doit pouvoir découler du principe d'identité, et tout d'abord la division de l'être dans ses degrés ou modes principaux. Nous nous bornerons à une simple esquisse de la déduction.

Tout être doit vérifier en soi, par identité, l'intelligible. L'identité peut être adéquate ou inadéquate. Dans le premier cas, l'être est l'*Esse*. Dans le second, il est *habens esse*, ou *participans de esse*. Il devra, de toute nécessité, comprendre, outre son esse, un autre élément opposé à l'esse et le déterminant. Cet élément ontologique est appelé *essentia* ou *forma*. Cette illation nous paraît évidente. Je peux dire : un être qui n'est pas *un simpliciter*, contient réellement, outre l'unité, le contraire de l'unité, i. e. de la multiplicité ; — sans quoi il serait *un simpliciter*. De même : un être qui n'est pas esse simpliciter contient outre l'esse, quelque chose qui est le contraire réel de l'esse. A moins qu'on n'explique l'être fini en disant qu'il est à la fois être et non être, ou qu'on ne le conçoive qualitativement comme une

figure circonscrite, tandis que l'Esse serait assimilé à un plan infini.

Les scolastiques, pensons-nous, admettent unanimement cette illation. Ils s'accordent pour reconnaître que le fini ne saurait être conçu intelligiblement que comme un composé de deux principes opposés. Parfaitement identique à l'intelligible, l'Être divin ou l'*Esse* est parfaitement identique à soi-même. Il est pure simplicité. Inadéquatement identique à l'intelligible, l'être fini est imparfaitement identique à soi-même. En tant qu'*essentia* il n'est pas lui-même en tant qu'*esse*. Il est composé.

L'accord cesse sur la question de la composition *réelle*. Nous l'affirmons. Pourquoi ? Parce que, en vertu du principe d'identité, les nécessités de la pensée sont les nécesités du réel. Dire que le fini est composé en tant qu'intelligible, et qu'il ne l'est pas en tant que réel, c'est évidemment nier l'identité de la pensée et de l'être. Au surplus, étant des principes opposés, l'*essentia* et l'*esse* peuvent bien être unifiés par voie de synthèse, mais non par voie d'identité. Ceci dit, nous reconnaissons l'évidence des arguments de nos adversaires. Telle qu'ils la comprennent, la distinction réelle est absurde. Ils entendent par *esse* ce par quoi l'essence est *extra statum possibilitatis*. Est-ce bien la pensée de saint Thomas ?

— Au moyen d'une déduction analogue, la forme se différencie à son tour. Elle est ou *pure détermination*, ou elle ne l'est pas. Dans le premier cas, elle est *determinatio in se*, essence simple. Dans le second, elle s'unit à un principe opposé qui est donc indétermination absolue. Nous l'appelons *materia prima*.

Toutes les perfections fondées sur l'*esse* sont réalisées dans l'être fini, mais combinées avec l'imperfection opposée. De même, toutes les perfections inhérentes à la forme comme telle se retrouvent dans la substance matérielle, mais synthétisées avec les déterminations contraires. Grâce à cette règle, l'ontologie de l'être créé et celle de l'être matériel se développent avec une grande facilité. Le corps est *à la fois* un et multiple, actif et passif, *hoc determinate*

et en même temps *aliud,* c'est-à-dire altérable, etc. etc. En partant de cette simple idée, *synthèse d'opposés,* on prouve que le corps est nécessairement quantum et continu, que la quantité a deux formes, et deux formes seulement (temps et espace), on démontre le principe d'individuation, et l'on découvre sans peine toutes les autres thèses du thomisme...

Remarque. Nous n'avons pas voulu prouver la possibilité intrinsèque des trois modes d'être, mais seulement la nécessité de leur division, c'est-à-dire que, *s'il y a une division,* ce ne peut être que celle-là. *Potentia et actus dividunt ens et omne genus entis.* Nous rejetons comme illusoire toute tentative de démonstration d'une possibilité intrinsèque. La possibilité de Dieu n'est pas distincte de son *esse,* et, quant à la créature, sa possibilité antérieure à son existence n'est autre chose que l'esse éminentiel de Dieu. En sorte que pour connaître la possibilité de la créature autrement que par son existence, il faudrait l'intuition de l'essence divine.

2. PERFECTIONS ONTOLOGIQUES.

En dehors des concepts métaphysiques des degrés de l'être, il y a encore toute une série de concepts ontologiques (unité, activité, vie, intelligence, volonté, etc.), qui peuvent convenir proportionnellement à tous les degrés. Une métaphysique exacte doit 1°) distinguer les concepts ontologiques proprement dits (métaphysiques au sens défini dans l'art. 1) des concepts discursifs (qui ont le sensible comme matière); 2°) en dresser la table; 3°) chercher leur provenance; 4°) les déduire, c'est-à-dire démontrer analytiquement qu'ils appartiennent à l'être en tant que tel. L'exécution de ce programme remplirait facilement un volume.

Indiquons seulement l'ordre dans lequel nous les groupons. 1°) L'activité, ou vie (l'être ne peut être conçu métaphysiquement que comme activité ou identité active); 2°) les deux formes fonctionnelles de l'activité, qui sont l'intelligence et la volonté (l'activité demande un sujet et un objet; — elle se différencie selon que celle-ci se fait du

sujet à l'objet, ou de l'objet au sujet) ; 3°) les autres concepts dont la plurification est due à la réfraction de l'être à travers les formes sensorielles.

Le principe d'identité se subdivise en deux principes secondaires d'après lesquels se réglera l'attribution des concepts ontologiques.

1°) Principe de proportionnalité ou d'analogie : *Les perfections ontologiques sont communes à tous les êtres, à chacun selon son degré.* (Démonstration : elles ne sont que des aspects différents de l'être, l'être est commun, donc...). Bien entendu, les perfections qui incluent un mode déterminé ne sont pas communes. L'Aseitas, par exemple, convient à Dieu, parce qu'il est l'Esse. Elle lui est donc exclusivement propre.

D'après ce principe nous sommes nous-mêmes, dans notre être propre, le premier principe d'explication métaphysique. Nous sommes, chacun de nous, le seul être que nous connaissons par le dedans, en soi. Ce que nous découvrons en nous, nous l'étendons, au-dessus de nous par extension, au-dessous par restriction.

Le principe de proportionnalité paraît au premier abord paradoxal et contraire au sens commun. Le panpsychisme n'en sort-il pas ? Faudra-t-il dire que le minéral a la vie et l'intelligence ? etc. Faisons d'abord remarquer qu'il faut garder aux mots la signification consacrée par l'usage. Nous ne dirons pas que le minéral a la vie, parce que la vie signifie la perfection de l'immanence, avec ce degré du moins qu'elle ne possède qu'à partir du végétal. De même l'emploi du terme *connaissance* ne commence qu'avec l'animal, celui du terme intelligence avec l'âme humaine, etc. Nous disons seulement que tous les êtres n'étant que de l'être, et l'être étant commun, il n'y a dans aucun d'eux une perfection ontologique absolument hétérogène aux autres êtres. Toute question de terminologie mise de côté, on doit affirmer qu'il y a dans l'atome quelque chose qui est à l'intelligence ce que l'être de l'atome est à l'être d'un esprit. Cette formule est à l'abri de tout reproche et n'offre rien de paradoxal. Dieu n'est que vie, esprit, intelligence, amour, et pourtant

il voit en lui-même, comme sa participation déficiente, l'être de l'atome. Serait-ce possible si l'atome était tout à fait hétérogène, tout à fait *alterius rationis* que la vie, l'intelligence et l'amour ? Le principe de l'analogie ruine l'agnosticisme par la base et fournit le seul moyen de lui échapper. Il ouvre la voie à la vraie intelligence des choses, à celle qui comprend l'inférieur par le supérieur. Les déterminations les plus matérielles ne sont, dans leur intime essence, que participation à la pensée et à l'amour. Ce qui est radicalement irréductible à l'esprit, le mouvement local, par exemple, ou l'étendue comme telle, constitue l'apport de la matière première. Mais cet élément irréductible n'est séparable que par abstraction, dans la réalité il est synthétisé avec un élément formel.

Le principe d'analogie est d'usage courant chez saint Thomas.

2°) Principe de l'identité de l'être avec soi-même, ou principe de l'essence : *dans un même être, les différentes perfections ontologiques sont toutes réalisées au même degré, ou avec le même coefficient.* (Démonstration : elles sont identiques à l'être, donc identiques entre elles). — L'unité du corps, pénétrée de multiplicité, est une perfection mixte. Donc, toutes les autres perfections du corps sont pénétrées chacune de l'imperfection opposée, dans la même proportion. Il serait absurde de supposer une substance matérielle douée de liberté, puisque liberté dit activité sans passivité, donc perfection simple. L'unité matérielle a différents degrés, elle s'élève dans la plante, dans l'animal. Les autres perfections s'élèvent au même niveau : les propriétés élémentaires de la matière deviennent la vie, la sensation, etc. La valeur heuristique et directrice de ce principe tombe sous le sens.

Nos deux principes n'ont rien de bien neuf. Il y a quelques avantages à les appliquer systématiquement. Ils suffisent à la solution de tous les problèmes de métaphysique. Nous ne pensons pas qu'on puisse jamais apporter une seule exception. En conciliant méthodiquement les exigences des deux éléments de l'être, de l'acte et de la puissance, ils

préservent de l'incohérence et obligent à tenir le juste milieu entre des erreurs opposées. Outre l'avantage de la sécurité notre méthode offre encore celui d'une grande simplicité. Elle met de l'unité, elle dévoile les ressorts cachés du jeu métaphysique, et en dissipant le malaise que les esprits éprouvent trop souvent en face de l'obscurité et de l'apparente complication de l'enseignement philosophique, elle contribue efficacement à enraciner de solides et salutaires convictions.

IV. Encore quelques mots sur la connaissance sensible.

N'ayant promis que quelques notes sur les principes et la méthode, nous nous croyons dispensé de développer les applications aux questions de détail. Quelques mots seulement sur la connaissance sensible à l'effet de dissiper des malentendus.

Le sujet sentant est matériel. La perfection « objectivité » ne peut donc se trouver dans la sensation à l'état de perfection simple. Elle sera donc combinée avec l'imperfection opposée, c'est-à-dire avec la subjectivité, de la même façon que dans la substance matérielle l'unité est combinée avec la multiplicité, l'intériorité avec l'extériorité, la spontanéité avec le déterminisme, etc. Mais de même que le corps est vraiment *un*, sans l'être comme l'esprit, — la sensation est vraiment objective sans l'être à la manière de la connaissance intellectuelle. L'intelligence atteint ce qui est être *par ce qu'il est en lui-même* (ens qua ens) ; le sens atteint ce qui est être *par ce qu'il est en dehors de lui,* par ce qu'il est dans le sentant (ens materialiter sub concreta quadam et materiali ratione). La différence entre les deux modes de connaître ne fait que répéter, en d'autres mots, la différence qu'il y a entre la substance composée de principes opposés et la substance simple.

La sensibilité possède elle aussi son objet formel, son *id quo,* lequel ne saurait être simple comme l'objet de l'entendement. Il ne peut être que composé comme le sentant lui même (operari sequitur esse, l'objet formel n'est que la

forme en acte). Qu'est-il donc ? Matérialité, temps et espace. Le sens n'appréhende pas seulement ce qui est spatial et successif, mais il appréhende *spatialiter* et *successive*. Il appréhende *composita composite*, l'intelligence au contraire appréhende *composita simpliciter*. *Le temps et l'espace sont les formes a priori de la sensibilité.*

Qu'y a-t-il de si monstrueux dans cette formule qu'on la dénonce partout comme l'abomination de la désolation dans le sanctuaire de la philosophie ? Elle énonce une vérité admise unanimement par *tous* les scolastiques : 1° Sensatio est ORGANICA ; 2° Cognitum est in cognoscente ad *modum* cognoscentis.

Mais alors l'objectivité de la connaissance est compromise ? L'espace n'est plus réel ? etc. etc. Rien n'est compromis. On distingue la connaissance intellectuelle dont l'objectivité est perfection simple, et la connaissance sensible dont l'objectivité est perfection mixte. L'espace est réel. S'il n'était pas réel, au moins dans le sentant, celui-ci n'aurait pas le mode spatial de connaître. On dit seulement que l'intuition de l'espace propre à un animal n'est pas tout à fait la même chose que l'intuition qu'en a un pur esprit. Il y a une différence de mode. A preuve, par exemple, l'impossibilité absolue de concilier l'intuition sensible du quantum avec la notion métaphysique de la vie. La philosophie de Bergson, tout-entière, quelles qu'en soient d'ailleurs les imprécisions sur des points essentiels, n'a d'autre but que de passer de l'espace sensible à l'espace intelligible.

Dans l'homme la sensibilité n'est pas séparée de l'entendement. Les sensibles deviennent matière d'une activité intellectuelle, grâce à laquelle ils acquièrent une objectivité qu'ils n'avaient pas d'eux-mêmes. Intellectus agens facit phantasmata intelligibilia actu. La causalité intellectuelle immanente au sensible est de tout point comparable à celle du principe vital au sein de l'organisme. Le résultat de la compénétration du sensible par l'intelligible donne ce que Kant appelle le *phénomène* (connaissance sensitivo-rationnelle). Le phénomène comme composition et comme valeur cognitive est au noumène angélique ce que l'homme

est par rapport à l'ange. Il est par rapport au concept nouménal ou métaphysique propre à l'esprit humain, ce que l'homme, en tant que composé d'âme et de corps, est à l'esprit humain. — Le concept métaphysique (dans toutes ses modalités) est au noumène angélique ce que l'esprit humain est à l'esprit angélique, etc. etc. Une fois qu'on possède les définitions de l'ange, de l'homme, de l'esprit humain, de l'animal, etc. on a *ipso facto* la solution de *tous* les problèmes gnoséologiques. L'opération n'est que l'essence in *actu*. Il faut mettre à la base les définitions ontologiques ou métaphysiques. Il faut ensuite ne pas les reléguer dans un coin de la mémoire, mais passer à l'étude des propriétés au moyen du principe d'identité. Il y a des scolastiques aujourd'hui qui mettent en doute la composition de matière et de forme, qui attendent de nouvelles expériences pour trancher la question. Peuvent-ils mettre sur pied une théorie de la connaissance ? Méritent-ils seulement d'être écoutés ?

Parlons franchement. Dès qu'on admet la composition essentielle de la nature humaine, il faut accepter toute la doctrine positive de l'Analytique transcendantale. Celle-ci n'est que le développement analytique, poursuivi jusqu'aux dernières modalités, de la théorie de la puissance et de l'acte, appliquée à la connaissance humaine. Mais le Kantisme contient à côté d'une théorie de la connaissance sensitivo-rationnelle, une théorie agnostique de la connaissance métaphysique. Ces notes auront tout au moins l'avantage de montrer avec quelle fermeté et quelle conviction il faut rejeter la seconde de ces théories.

P. SCHEUER, S. I.